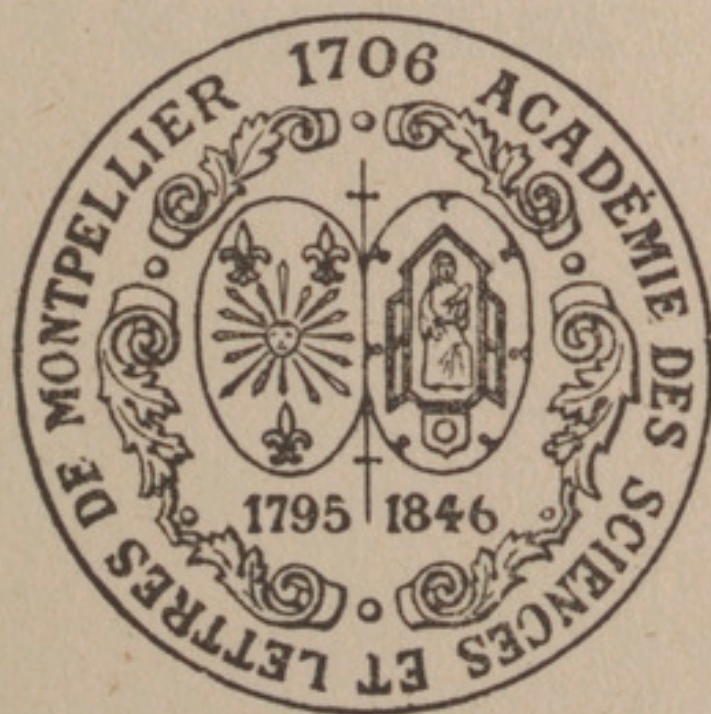


Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Numéro 73

Année 1943

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1944

Les Discours de Réception

Réception de M. SARRAILH

Discours de M. SARRAILH

Mesdames, Messieurs,

Je ne pense pas que le remerciement que j'adresse aujourd'hui à l'Académie de Montpellier soit assez éloquent pour être digne de cette Compagnie où sont réunies les plus hautes personnalités de notre ville et de notre région. Du moins, il sera sincère et constituera un témoignage de la reconnaissance que j'éprouve envers vous tous, qui m'avez cru digne d'être associé à vos doctes travaux. Je suis d'autant plus sensible à cet honneur que je n'ignore pas la noblesse de votre Académie, l'une des sociétés savantes les plus anciennes de France, et qui a compté — et qui compte encore, je n'ai garde de l'oublier — des noms glorieux de la Science, des Lettres et des Arts. Votre Académie est la fière affirmation que le Languedoc Méditerranéen veille toujours pieusement sur le trésor spirituel de la petite patrie, et plus spécialement que votre ville veut maintenir le culte de la pensée et de l'étude auquel elle a toujours sacrifié. Mais être académicien de Montpellier, c'est aussi devenir citoyen de Montpellier, citoyen de cette ville d'âme classique, aux aqueducs, aux arcs de triomphe, aux frontons antiques, aux promenades et jardins incomparables, oasis de recueillement, hauts lieux où souffle l'esprit. C'est découvrir la cité des hôtels cachant derrière un haut portail, dans des ruelles tordues, tant

de charme et de grâce aristocratiques. C'est s'attacher à la ville aux mille tours et aux mille clochers, qui règlent de leur pieuse voix le rythme de la vie laborieuse. C'est enfin participer, dans la cité savante, dans l'Université au prestige mondial, au labeur qui attire et retient les maîtres illustres et les étudiants appliqués. Voilà, Messieurs, le don que vous me faites en me donnant droit de cité dans votre ville capitale. Soyez-en remerciés.

Si votre accueil me touche profondément, croyez, pourtant, qu'il me remplit de confusion. Comme disait M. VALÉRY, au moment où il était accueilli à l'Académie française : « En ce point singulier d'une existence où l'on paraît un instant devant votre Compagnie avant que de s'y confondre, toutes nos raisons d'être modestes, qui sont assez souvent paresseuses et profondément retirées, se font vives et puissantes. Nous sommes inspirés d'être pour nous plus sévères et plus difficiles que ne le fut l'Académie. Notre poids nous semble léger.... Et sur le seuil de votre audience, éprouvant invinciblement ce que l'on doit à votre faveur, on éprouve ce que l'on est et l'on se dit que tout arrive. »

Je découvre heureusement autour de moi des confrères qui m'ont généreusement offert leur précieuse amitié dès mon arrivée à Montpellier, et me font pressentir l'atmosphère sympathique et cordiale de vos séances de travail. Permettez-moi de détacher un nom, celui de l'illustre historien du Moyen-âge, Augustin FLICHE, ami dévoué, collaborateur de tous les instants, à qui je veux dire ici ma reconnaissance affectueuse. Je pense, aussi, qu'en m'appelant parmi vous, vous avez voulu unir plus étroitement encore l'Université et votre Compagnie, et donner ainsi une nouvelle preuve d'affection à nos vénérables Facultés. Pas plus que mes éminents prédécesseurs, je ne me suis donc dérobé au grand honneur que vous me faites et qui, s'il me comble personnellement, rejaillit aussi sur l'Université toute entière.

Il est des morts, et illustres, qui dès leur disparition, deviennent la source d'anecdotes aussi désobligeantes que spirituelles, l'origine de fables et de légendes incroyables. On rapporte tel trait ou telle aventure, on souligne dans un livre célèbre tel lapsus ou telle contradiction. Bref, l'entrée dans le silence éternel correspond au bavardage des mortels. Mais les hommes de bien, eux, sont à l'abri de cette profanation. Sur eux, la mémoi-

re malveillante ou l'imagination mensongère n'ont point de prise. Tel celui dont je voudrais un instant ranimer les traits énergiques et faire revivre l'âme généreuse.

Je garde un très vif souvenir, parmi mes premières impressions montpelliéraines, de ma rencontre avec le bâtonnier Louis GUIBAL. Le Conseil de l'Université, dont il était l'un des membres les plus écoutés, avait tenu à offrir un diner intime à mon ami, le Recteur PARISELLE, pour lui faire ses adieux, au moment où il venait d'être nommé Inspecteur général de l'Enseignement supérieur. Comme j'avais déjà pris possession de mon poste, le Conseil m'avait très aimablement convié à cette réception. J'étais placé presque en face du bâtonnier et j'avais pu échanger quelques paroles avec lui. Surtout, je l'avais beaucoup considéré, attiré que j'étais spontanément par ce vieillard d'où rayonnaient bonté, esprit et gravité. Le visage coloré, étonnamment jeune, malgré la douceur d'une barbe blanche, s'éclairait d'un regard aux nuances mobiles, accompagnant le rythme de la pensée et de la parole, bienveillant, mais parfois malicieux et interrogateur, pénétrant et direct. Dans la conversation qui suivit le repas, une véritable conversation cette fois, il me fut donné d'apprécier, sous la parure d'une exquise courtoisie et d'une extrême gentillesse, la finesse, la culture du bâtonnier GUIBAL, aussi bien que la pondération de ses vues et l'élévation de ses sentiments.

Un peu plus d'un an après cette rencontre, la mort nous ravissait cet homme de devoir, qui, je le savais alors, avait consacré sa vie à se dévouer et à servir. Je ne rappellerai pas la foule qui se pressait à ses obsèques et dont le concours recueilli constituait une manifestation émouvante du deuil général. Car dans ce cortège funèbre ne figuraient pas seulement les notables de Montpellier, les corps constitués, les magistrats, les avocats, les officiers, les prêtres et les professeurs, mais aussi beaucoup d'anonymes, d'humbles bourgeois, de gens du peuple qui venaient rendre un dernier hommage à leur bienfaiteur.

LOUIS GUIBAL méritait cette pompe suprême, en ce mélancolique matin de juin 1941, par sa vie exemplaire consacrée au travail, à la vie familiale, au bien public. Dès sa jeunesse, il avait conquis de brillants succès dans les divers établissements dont il fut l'élève, à Agde, Béziers, Toulouse et Montpellier. En 1874, il obtenait le premier accessit de version latine au Concours général des lycées, et quelques années plus tard la mé-

daille d'or au Concours de doctorat des Facultés de droit. Tout en conquérant licence et doctorat, il avait aussi, attiré qu'il était par le charme de la culture ancienne, subi avec succès les examens de la licence ès lettres. Sa vie durant, il demeura fidèle à ses chers grecs et latins, puisqu'il savait, chaque jour, réserver quelques instants à leur lecture et à leur méditation. Ainsi, celui qui devait devenir le juriste que vous avez connu s'était préparé, par de fortes études classiques, à sa carrière future : initiation inestimable qui permet de retrouver, à leur source même et dans leur pureté originelle, les pensées dont vit et vivra éternellement l'humanité.

Du jour où Louis GUIBAL prête serment, en août 1880, — et nous imaginons avec quelle ferveur —, son activité professionnelle s'accroît sans cesse, à mesure que sa renommée d'habile et d'honnête défenseur grandit dans le ressort de la Cour. Les causes les plus délicates lui sont confiées, les problèmes juridiques les plus complexes lui sont proposés. Il multiplie ses consultations dont certaines, publiées, sont rédigées avec une précision rigoureuse et font autorité. A côté de l'*Opinion sur l'application de la loi de la censure*, où se découvre son indépendance de caractère et son souci de discipline sociale, voici les *Commentaires sur la législation des loyers*, écrits avec le concours d'un collaborateur précieux, son fils et digne continuateur, M. Jean GUIBAL. Je m'excuse de n'être point juriste pour évaluer avec une autorité qui donnerait plus de poids à mon examen, l'excellence de ces travaux. Du moins, m'est-il permis d'apprécier la clarté d'exposition, la solidité des raisonnements et leur ferme enchaînement. A un moment où un malaise général que nous n'avons pas oublié (c'était à la fin de la Grande Guerre) régnait aussi bien chez les locataires que chez les propriétaires, le député GUIBAL avait consacré de nombreuses semaines de travail à apporter un peu d'apaisement dans les esprits troublés, en s'efforçant de faire adopter une législation plus stable et plus cohérente.

Si, dès sa thèse de doctorat, brillant essai de droit français et de législation comparée, Louis GUIBAL avait affirmé d'un coup des qualités juridiques que, par la suite il n'a cessé de développer, nous pensons que l'érudition et la science pure, pour lesquelles il avait la plus grande révérence, ne lui semblaient pas cependant l'essentiel ni la fin de sa mission humaine. La vraie grandeur résidait plutôt à ses yeux de croyant et de pa-

triotte dans le rayonnement de l'âme, dans la poursuite de l'union des esprits et des cœurs.

Nous avons eu la bonne fortune de lire quelques allocutions du bâtonnier GUIBAL à la conférence des avocats stagiaires. Dans ces pages éloquentes, d'un ton familier et presque paternel, se manifeste la haute idée que se faisait l'auteur de sa profession. L'on comprend mieux, après cette lecture, comment les confrères de Louis GUIBAL l'avaient élu bâtonnier et, chose exceptionnelle, je crois, dans les annales d'un barreau, renouvelé en 1907, 1913, 1930 et 1931, dans cette haute dignité.

Être avocat, pour Louis GUIBAL, ce n'est pas parler d'abondance, avec des effets calculés de la voix et des manches de la toge; ce n'est pas embrouiller à plaisir tel article du code, d'une clarté suffisante pour un profane de bonne foi; ce n'est surtout pas vendre de mauvais conseil à des hommes dits « d'affaires », par euphémisme... non plus qu'à des Compagnies ou des Sociétés financières dont les titres pompeux abritent parfois de basses cupidités et une honnêteté douteuse. Non, être avocat, c'est exercer un sacerdoce. C'est ne servir que les causes que l'on croit soi-même justes. C'est empêcher l'épanouissement d'un procès en calmant les froissements ou les appétits des plaideurs irrités ou cupides. C'est aussi et surtout redresser les âmes de ceux qui ont sombré, les éclairer de la vraie lumière et les préserver d'une nouvelle chute. En un mot, c'est faire le bien.

Voulez-vous, Messieurs, écouter Louis GUIBAL lui-même définir son rôle bien mieux que je ne l'ai su faire aujourd'hui ?

« Je ne connais point, dit-il en 1897, de profession dans laquelle, comme dans la nôtre, le dévouement soit obligatoire, dans laquelle il soit interdit d'en exiger la récompense et coupable de la demander... Le dévouement aux malheureux et aux faibles est resté notre honneur autant que notre loi. Quel est donc le pauvre, quel est le délaissé, l'opprimé qui, sollicitant un conseil, ne soit sûr de l'obtenir, non pas d'un seul d'entre nous, mais de nous tous ici ? »

Ainsi « le fait d'avocacerie », qui, comme l'écrivait au XIV^e siècle Jean BOUTILLIER, dans sa *Somme rurale*, doit être « tenu et compté pour chevalerie », se résumait en définitive pour Louis GUIBAL dans le mot magique de *charité*. Aux yeux de notre regretté bâtonnier, le privilège de l'avocat consistait dans l'exercice de la bonté, vertu suprême puisqu'elle implique tou-

tes les vertus, et, par le détachement de soi, la compréhension d'autrui, la volonté de tarir la douleur, demeure la manifestation décisive de la grandeur humaine.

Louis GUIBAL fut un homme bon. Sa nature franciscaine était en parfait accord avec l'enseignement évangélique auquel il demeura fidèle toute sa vie. Sa piété ardente renforçait sa pitié toujours en éveil. Aussi le voyons-nous figurer à la tête de toutes les œuvres charitables catholiques de notre ville. C'est lui qui préside le Conseil d'Administration de l'Institut marin St-Pierre, des Conférences de St-Vincent-de-Paul, de la Fédération Nationale, du Comité des Ecoles, de l'Union des Œuvres Sociales, de l'Œuvre des prisons.

Il est plus touchant, toutefois, de songer aux nombreux mendiants et aux « pauvres honteux » qu'il soulageait par de bonnes paroles et de larges aumônes. N'est-elle pas plus pathétique encore, dans sa simplicité, cette exclamation d'une pauvre femme secourue régulièrement par Louis GUIBAL et qui, apprenant sa grave maladie, s'écriait avec des larmes dans la voix : « Que le bon Dieu *me* le conserve ! » Mais il convient ici de ne point insister, d'observer la même discrétion que celle de la demeure où le bâtonnier accueillait les déshérités du sort venant chercher appui et réconfort... Qu'il nous soit permis, toutefois, en évoquant le grand disparu, de nous rappeler l'admirable phrase de saint Paul où sont pesées et confrontées les valeurs de la parole et de l'acte, de l'éloquence et de la bonté : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et le langage des anges même, si je n'ai point la *charité*, je ne suis qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante ».

Est-il besoin d'ajouter enfin, Messieurs, que Louis GUIBAL fut un grand Français ? Autant que j'avais pu en juger au cours de nos divers entretiens — que j'aurais souhaités plus fréquents — et surtout grâce aux témoignages de nombreux amis, il m'était apparu que le bâtonnier incarnait en lui les vertus essentielles de notre peuple. Il avait, je le rappelais à l'instant, la passion du travail, le culte de la profession, la vocation de la charité. Il fut aussi le chef d'une grande famille où sont conservées fidèlement les traditions les plus authentiquement nationales. Son autorité sur tous ses enfants et petits-enfants était empreinte de douceur autant que de majesté. Le prestige de l'aïeul s'étendait aussi sur tous ses parents, alliés et colla-

téraux, dont il était le conseiller aimé et écouté. Le nom de patriarche venait à mon esprit, un jour où je rencontrai le bâtonnier, tout radieux, entouré de jeunes garçons mutins qu'il conduisait au collège. Et je songeais aussi au portrait célèbre que CLAUDEL avait tracé de son beau-père, SAINTE MARIE PERRIN, quelques mois après sa mort, dans le poème intitulé *l'Architecte*:

« C'est là, père (il y a si peu de temps !) que vous habitiez parmi nous comme un patriarche.

» Ou plutôt c'est nous qui habitons parmi vous, le grand branchage de votre bonté chaque année envahie par tous ces nids criards.

» C'était vous, toujours puissant et droit, avec votre barbe blanche et vos gros sourcils hérissés, que dans l'heure d'or du matin

» Les enfants venaient en file saluer, devant votre planche à dessin.

» Et quand le soir nous revenions des prés ou des bois, c'était vous, toujours là, la règle et le tire-ligne à la main,

» Que nous retrouvions construisant cette église bleue et blanche pour le Janicule romain.

» Du compas et de la boîte à couleurs jamais votre chapelet n'était loin. »

La concorde affectueuse qui règne entre tous les membres d'une nombreuse famille reconnaissant la volonté du chef; l'exemple du grave labeur paternel, celui plus émouvant encore des prévenances, des inquiétudes, des sacrifices incessants de la mère, le culte des chers souvenirs pieusement conservés et commentés; les rêves d'avenir construits en commun avec ravissement, voilà une discipline inestimable pour ceux qui ont eu le privilège d'y être soumis, autant que pour ceux qui les y ont soumis. Et, par surcroît, n'est-ce pas là la meilleure école du sentiment patriotique qui, lui aussi, se fonde sur l'union des cœurs de tous les citoyens, le respect du patrimoine spirituel et moral, la volonté de le développer et de l'enrichir, aussi bien que sur la soumission à la règle nationale et au commandement du chef ? Grand patriote, Louis GUIBAL le fut toute sa vie, et au cours de la Grande Guerre il manifesta tout particulièrement son amour profond de la France dans les discours qu'il prononça à diverses assemblées de l'Ordre. Alors que ses enfants bien aimés faisaient héroïquement leur devoir aux pre-

mières lignes, lui, dominant ses angoises et donnant l'exemple du sang-froid, il réunissait ses confrères pour exalter en commun la fierté française et aussi, hélas ! pleurer les nombreux avocats montpelliérains tombés vaillamment au champ d'honneur. Belles pages, Messieurs, toutes vibrantes d'élan patriotique et d'émotion douloureuse, dont le souvenir demeure toujours vivant chez ceux qui les entendirent prononcer.

Patriote, il le fut encore aux heures de la victoire, de la paix glorieuse enfin reconquise, alors qu'il se consacra aux affaires publiques et se livra à une carrière politique toute orientée vers la grandeur du pays. Ancien conseiller municipal, déjà conseiller général depuis de longues années, Louis GUIBAL fut élu député de l'Hérault en 1919. Vous savez mieux que moi, Messieurs, avec quel zèle le bâtonnier s'acquitta de ses nouvelles fonctions, avec quelle haute conscience il prépara de nombreux rapports très remarqués par ses collègues, et qui, dans un cabinet Poincaré, faillirent lui faire attribuer le portefeuille de la Justice. Nous ne serons pas surpris d'apprendre que les préoccupations législatives de Louis GUIBAL s'orientaient toujours vers la bonté et la bienfaisance. Plusieurs de ses travaux, en effet, sont consacrés à l'adoption et à l'abandon de famille. Partout se révèle son souci constant d'équité et d'humanité. Il est de même émouvant de rappeler que le député de l'Hérault souhaitait ardemment dès 1919 la réconciliation française telle que tous les hommes de bonne volonté la souhaitent pathétiquement aujourd'hui.

« Les nouveaux saints de France, disait-il en parlant des Morts de la Guerre, veulent que tant de souffrances endurées dans l'Union engendrent pour jamais l'union entre ceux qui les ont souffertes ; que tant de sang répandu avec la même ardeur par tous les fils de France scelle définitivement l'unité des âmes de ceux qui ont survécu et que les fils d'un même sol se soutiennent et s'entr'aident et, s'il le faut, le défendent, tous d'accord, pour la justice et pour la paix. »

J'ai, Messieurs, et je m'excuse de la confidence, au cours de mes vacances, écoulées dans le recueillement de la maison natale, dans la campagne verte de mon cher Béarn, réfléchi longtemps à la vie exemplaire du bâtonnier Louis GUIBAL, à son travail acharné, à son élan de charité, à sa haute conscience, à son respect sacré de la personne humaine, à son ardente foi

religieuse. Un jour, dans la bibliothèque où sont conservés fidèlement les livres d'un aïeul, j'ai repris le volume d'une des premières éditions populaires des *Misérables*. J'y ai relu la merveilleuse histoire de l'évêque Myriel, Monseigneur Bienvenu. J'y revoyais comment ce saint homme avait réparti ses « 3.000 livres de frais de carrosse et de tournées ».

1.500 livres pour donner du bouillon de viande aux malades de l'hôpital;

250 livres pour la Société de charité maternelle d'Aix;

250 livres pour la Société de charité maternelle de Draguignan;

500 livres pour les enfants trouvés.

500 livres pour les orphelins.

J'y retrouvais ces phases d'une imagination prodigieuse où Victor Hugo célébrait Monseigneur Bienvenu : « Il y a des hommes qui travaillent à l'extraction de l'or ; lui, il travaille à l'extraction de la pitié. L'universelle misère était sa mine. La douleur partout n'était qu'une occasion de bonté toujours. »

Les *Misérables* et leurs gravures naïves et farouches me rappelaient mon trouble d'enfant à la première lecture de la rencontre entre l'évêque et le forçat, entre Monseigneur Myriel et Jean Valjean. Relisant ces pages d'où le mélodrame n'exclut pas l'émotion, je me disais que Louis GUIBAL avait connu dans sa vie apostolique bien des hommes déchus, comme ce galérien illustre, qu'il les avait évangélisés, qu'il en avait sauvé plusieurs de la honte irrémédiable. Et je me demandais, lorsque Monseigneur Myriel donnait à Jean Valjean ses chandeliers d'argent, afin de l'arracher aux gendarmes étonnés, si c'était l'évêque ou le bâtonnier qui disait au vagabond :

« Mon frère, vous n'appartenez plus au mal mais au bien. C'est votre âme que je vous achète, je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition et je la donne à Dieu. »

Réponse de M. Augustin FLICHE

Monsieur,

Le jour où vous avez appris la nouvelle de votre élection académique, vous avez été tenté, par un effet de cette modestie que je vous connais, de la considérer comme un hommage quasi rituel, rendu à la haute fonction que vous exercez dans notre ville. Permettez-moi de vous dire, en toute franchise, que votre sens critique, si affiné qu'il soit, a été, pour une fois, en défaut. Sans doute l'Académie des Sciences et Lettres, qui vous accueille aujourd'hui en son sein, a-t-elle toujours entretenu avec l'Université les plus cordiales relations, mais elle n'a jamais pensé que le président du Conseil de l'Université dût occuper, sitôt arrivé à Montpellier, le premier fauteuil disponible; si appréciée que soit votre administration, elle n'eût pas fait fléchir en votre faveur le fléau de la balance académique, si elle n'avait été parée de science et de beau langage; si vous le préférez, ce n'est pas au Recteur de l'Académie de Montpellier qu'ont été nos suffrages unanimes, mais bien à M. Jean SARRAILH, représentant particulièrement autorisé des études hispaniques en France, régionaliste ardent et convaincu.

Hispanisme et régionalisme, ces deux mots me semblent résumer votre vie intellectuelle. Vous êtes né à quelques kilomètres de la frontière d'Espagne, dans cette province de Béarn que vous ne serez pas seul à représenter parmi nous, puisqu'elle nous a déjà donné un de nos plus actifs confrères dont le charmant caractère rend le commerce particulièrement agréable. Le bourg de Monein, d'où vous êtes originaire, est à une trentaine de kilomètres de Pau, dans un pays qui reste à vos yeux le plus beau du monde. Peut-être n'avez-vous pas entièrement tort. Parmi les impressions de mon enfance, il y en a eu peu d'aussi fortes que celle que j'ai ressentie lorsque, par une belle journée d'automne de 1891, peut-être celle qui vous a vu naître, j'ai gravi l'escalier qui accède à la terrasse de Pau. Depuis cette époque lointaine, je n'ai jamais traversé votre capitale régionale sans prendre au moins quelques instants pour aller contempler l'étonnant panorama qui arrachait à LAMARTINE

cette exclamation enthousiaste : « Voilà la plus belle vue de la terre comme Naples est la plus belle vue de la mer ». Et, de fait, je ne connais guère que notre Peyrou qui puisse — excusez mon orgueil montpelliérain — susciter les mêmes joies des yeux et de l'esprit. Mon maître VIDAL DE LA BLACHE enseignait que le site a toujours influé sur le caractère des habitants : la plaine ensoleillée où vous êtes né, véritable paradis terrestre, dont les villages blancs et nets se détachent dans une somptueuse verdure, dominés par la chaîne austère et neigeuse où la cîme audacieusement fracturée du pic du Midi d'Ossau fait équilibre à la masse compacte du pic du Midi de Bigorre, devait donner le jour à une race solide et forte, naturellement portée au travail et à l'effort, mais pour qui travail et effort ne semblent pas constituer le fardeau que nous a légué le péché originel, tellement elle s'offre à nos regards aussi gaie et aussi souriante que le paysage qui l'encadre.

Vous appartenez, Monsieur, tout comme le bon roi Henri, à cette race et, si j'ai rappelé un peu longuement tout ce que représente votre riche terre natale, ce n'est pas seulement parce que je suis sûr, ce faisant, de vous être agréable, c'est aussi parce que je trouve en elle le secret des dons de votre esprit robuste et généreux, de votre caractère aimable et enjoué, de vos activités groupées autour de quelques idées directrices dont la lumineuse netteté porte le reflet de la nature que j'évoquais il y a un instant.

C'est à Monein que s'est écoulée votre enfance paisible et radieuse, sous le regard attentif d'une mère qu'il m'a suffi d'apercevoir une fois dans votre accueillante demeure du Jardin des Plantes pour comprendre votre culte filial à son égard, culte qui s'étendait à un père trop tôt ravi à votre affection et à un grand-père envers lequel vous m'avez toujours paru avoir une dette toute particulière de reconnaissance ; ce maître incomparable, dont la mémoire est chère à toute la contrée avoisinante, vous a initié à la vie de l'esprit qu'il a assise sur les bases primaires sans lesquelles toute instruction demeure fragile et le plus souvent stérile. Vous n'avez alors d'autre ambition que de continuer son œuvre ; en 1911, après une seule année de préparation au Collège Chaptal, vous entrez à l'Ecole de Saint-Cloud ; au cours de vos deux années d'études, vous vous révélez supérieur à vos condisciples ; et, comme tout bon Béarnais rêve toujours de l'Espagne toute proche, vous acceptez

avec satisfaction la bourse d'études que l'on vous offre, à votre sortie, pour aller acquérir au delà des monts le supplément de culture auquel vous aspirez. Cette année 1913-1914 va être décisive pour vous. Avant votre départ pour l'Espagne, vous entrez en relations avec un maître dont je devenais, à cet instant précis, la collègue à la Faculté des Lettres de Bordeaux et qui a exercé sur moi, comme sur vous, — nos vies étaient décidément faites pour se rencontrer, — cette séduction pleine de charme à laquelle n'a échappé aucun de ceux qui l'ont approché, j'ai nommé Georges CIROT. Il vous communique sa flamme ibérique, vous oriente vers un auteur quelque peu inconnu du xvii^e siècle, Antonio LINAN Y VERDUGO, et vous voilà, dès votre arrivée à Madrid, vous dirigeant d'un pas allègre vers les dépôts d'archives où vous connaissez pour la première fois les angoisses de la recherche scientifique; mais vous êtes un homme heureux: vous n'éprouvez aucune des déceptions qu'elle provoque parfois; une riche documentation vous permet de ressusciter un mort trop tôt oublié et de découvrir les sources de son œuvre; votre ardeur s'en trouve accrue, vous multipliez les explorations et vous apportez bientôt à la Faculté des Lettres de Bordeaux un mémoire qui révèle en vous non seulement un chasseur de documents au tir sûr et précis, mais aussi, ce qui est plus rare, un écrivain habile à grouper les résultats de ses recherches et à faire revivre le passé sous une forme intensément vivante. Votre maître bordelais constate la valeur des résultats en vous faisant décerner avec éloges un diplôme d'études supérieures hispaniques; bientôt l'éminent historien MENENDEZ PIDAL, depuis quelques mois docteur *honoris causa* de notre Université, vous réclame votre mémoire pour le publier dans la *Revue de philologie espagnole*, honneur rare pour un jeune savant de vingt-trois ans.

Après un tel succès, votre orientation est toute tracée. En 1917, vous revenez à Madrid, où l'Institut français vous ouvre ses portes. Mais, si sollicité que vous soyez par la recherche scientifique, il faut bien songer au pain quotidien: vous venez de vous marier et, si votre compagne, qui partage votre goût de l'étude, vous apporte un soutien moral qui vous sera désormais très précieux, vous n'êtes pas de ceux qui se dérobent aux charges familiales; excellent fils, vous serez le meilleur des pères, vous vous devez de songer à l'avenir de ceux qui naîtront de vous, et vous vous préparez à affronter le concours

d'agrégation. Ce n'est qu'un jeu pour vous; dès 1919, vous sortez tranquillement victorieux de la redoutable épreuve; aussitôt après, vous cédez à nouveau aux attrait de la recherche, vous envisagez la préparation d'une thèse de doctorat ès lettres à laquelle pendant dix ans vous consacrerez la majeure partie de votre temps. Toutefois, le goût de l'action chez vous est tel que vous ne pouvez vous dérober aux sollicitations qui vous viennent de tous côtés. Pendant les six années que vous passez à Madrid, vous participez à la vie de cet Institut français dont l'action a été éminemment utile pour la pénétration en Espagne de notre pensée et de notre intellectualité. Vous multipliez les conférences, vous enseignez à la Faculté des Lettres de Madrid qui, par un rare privilège, vous a introduit dans son corps professoral; plus tard, l'Université internationale de Santander vous fera signe à son tour et, pendant toute une année, vous y ferez apprécier la valeur de la science française.

Cependant, ces multiples formes de dévouement à notre pays ne vous empêchent pas de poursuivre le grand travail qui doit consacrer votre réputation de savant et d'écrivain. Lorsqu'il s'est agi de trouver un sujet de thèse, vous avez été attiré par la période consécutive à la domination napoléonienne, qui n'est pas seulement une époque de vie politique intense, mais que jalonnent aussi des événements littéraires d'une importance décisive. Vous songez à écrire l'histoire de l'introduction du romantisme en Espagne. Et voici que vous vous trouvez aussitôt en présence d'un personnage captivant, penseur, historien, orateur, auteur dramatique, homme politique aussi, disciple de MONTESQUIEU, de CHATEAUBRIAND, de ROYER-COLLARD, plus encore de Benjamin CONSTANT, MARTINEZ DE LA ROSA, qui, émigré en France de 1823 à 1831, assiste à Paris au triomphe de la révolution littéraire et rêve d'en être le pionnier dans la péninsule ibérique. Très vite, vous vous apercevez que l'on ne peut dissocier les activités d'un même personnage, que celles-ci réagissent les unes sur les autres, qu'une vie n'est pas divisée en compartiments séparés par ces cloisons étanches que dressent certains historiens et que, pour ma part, j'ai toujours recommandé de démolir, parce qu'elles s'opposent à la restitution de la vie exacte du passé. C'est finalement une biographie que vous êtes amené à écrire. Et quelle splendide biographie où vous campez votre personnage en pleine lumière, où vous analysez avec une finesse de profond psychologue les

étapes spirituelles, les états d'âme successifs, l'action quotidienne de cet homme de juste milieu, qui, évoluant parmi tant d'Espagnols au sang chaud, a essayé, sans succès, de rapprocher des tendances opposées en les fondant dans le creuset de son idéal patriotique. Autour de MARTINEZ DE LA ROSA, c'est toute l'Espagne du milieu du XIX^e siècle que vous faites revivre, en évoquant, avec autant d'art que de rigueur scientifique, cette période mouvementée où les idées se heurtent et s'entrechoquent, où les passions s'affrontent, où les violences se déchaînent, sans que la malheureuse péninsule parvienne à la stabilité à laquelle elle aspire.

Sur ce grand sujet vous avez écrit un fort beau livre où je ne sais ce que l'on doit le plus admirer de la richesse de la documentation, de la clarté harmonieuse de la composition ou de la séduction du style. Il vous vaut les suffrages unanimes de votre jury de thèse qui est non moins sensible à la valeur des découvertes dont témoigne votre thèse complémentaire, consacrée au gouvernement provisoire du duc d'Angoulême de mai à octobre 1823. Grâce à une minutieuse exploration des archives de la Surintendance de Police qui jusque-là avaient échappé aux regards indiscrets des érudits, vous avez complètement renouvelé l'histoire de l'intervention française en Espagne et fait ressortir le « paradoxe politique » qui s'attache à elle, en montrant, avec une vigueur qui n'exclut pas le pittoresque, comment les Français, venus pour rétablir l'absolutisme, ont été amenés à protéger les libéraux qui ne leur en ont témoigné d'ailleurs que fort peu de reconnaissance.

Vos travaux de premier plan vous ont acquis une place de choix parmi les hispanisants et vous ne pouvez désormais vous dispenser de poursuivre des recherches dans un domaine où vous êtes seigneur et maître. Peut-être craignez-vous que la critique littéraire ne vous pardonne pas de l'avoir délaissée pour l'histoire et tenez-vous à vous faire absoudre d'une infidélité qui a réjoui les historiens. Au cours des années qui suivent votre doctorat, vous éditez les œuvres dramatiques de MARTINEZ DE LA ROSA. En outre, une série d'articles — que je ne puis, hélas ! dénombrer ici — parus dans le *Bulletin hispanique* ou dans la *Revue de littérature comparée*, où Paul HAZARD sollicite votre concours, élucident très heureusement l'histoire du romantisme en Espagne ou remémorent d'autres controverses littéraires des XVIII^e et XIX^e siècles. Vous donnez

en même temps la chronique espagnole dans les *Nouvelles littéraires* et, préoccupé de rechercher les origines des divers mouvements que vous avez eu jusqu'ici l'occasion d'étudier, vous songez à un grand ouvrage où vous démêleriez les tendances de la pensée espagnole à la fin du XVIII^e siècle; chaque année, vous revenez dans la Péninsule, vous employez vos vacances universitaires à scruter les archives, vous amoncelez une documentation puisée aux meilleures sources, vous apercevez déjà, à la lumière des textes que vous avez recueillis, certains traits de cette période du despotisme éclairé qui a si fortement imprégné la vie espagnole, vous enregistrez, ainsi que vous me l'avez confié en des conversations pleines d'intérêt, certains faits d'ordre scientifique et économique qui m'ont paru tout à fait probants et que je me garderai de révéler pour ne pas déflorer un travail qui verra le jour, nous y comptons fermement, lorsque s'atténueront les écrasants soucis administratifs que vous a infligés la confiance de vos chefs hiérarchiques.

Avant même que ne fussent achevées ces thèses de doctorat, dont un prix académique souligna bientôt la valeur, vous avez été attaché à la Faculté des Lettres de Poitiers où vous avez rapidement franchi les diverses étapes du *cursus honorum* et à laquelle, en 1937, on vient vous arracher pour vous nommer recteur de l'Académie de Grenoble. Je devine quel fut alors votre serrement de cœur: rien ne doit être plus pénible que de renoncer à un enseignement auquel on a donné son cœur au moins autant que sa science, que d'abandonner les étudiants qui ont placé en leur maître une confiance illimitée, véritable famille spirituelle que l'on aime, surtout quand on la sent, comme c'était le cas pour vous, ardente, unie, reconnaissante. Mais, si vous n'avez pas sollicité la mission pour laquelle on vous a pressenti, vous avez un sentiment trop élevé du devoir pour l'éluder. Vous devenez recteur, vous prenez possession d'une Académie qu'une impitoyable maladie a depuis de longs mois privée de son chef, où il y a beaucoup à redresser, pas mal à construire, mais cela n'est pas pour effrayer le solide Béarnais que vous êtes: renonçant à vos études favorites, vous affrontez courageusement les problèmes d'organisation et d'enseignement dont vous trouvez la solution avec une rapidité qui surprend agréablement vos collaborateurs. Grâce à vous, le sanatorium des étudiants de Saint-Hilaire s'agrandit, la médecine préventive s'organise à Grenoble avant qu'il n'en soit

question ailleurs; la célébration du sixième centenaire de l'Université est un triomphe. La guerre survient et vous faites face à toutes les situations douloureuses qu'elle engendre avec votre clairvoyance habituelle qui vous vaut le respect des étudiants, la confiance de vos administrés et la sympathie de tous ceux qui, de près ou de loin, peuvent apprécier la fécondité de votre action.

C'est de Grenoble que vous nous êtes venu au début de 1941. Voulez-vous me permettre un souvenir personnel: j'ai encore présente à l'esprit cette matinée de février où vous avez franchi pour la première fois la porte de mon cabinet, accompagné par votre prédécesseur qui est lui aussi un de nos plus estimés confrères, et au cours de laquelle je vous ai fait visiter la Faculté des Lettres en vous montrant ses collections et en vous initiant à ses diverses formes d'activité. Dès ce jour, vous m'avez conquis et l'impression hautement favorable que m'a laissée votre visite a été très vite partagée par tous ceux qui, à des degrés divers, participent à la vie universitaire. Vos collaborateurs immédiats ont admiré votre compréhension précise, mesurée, à la fois prudente et audacieuse, des intérêts de notre Université. Dès vos premiers contacts, vous avez vu, avec cette clarté d'esprit que vous savez apporter dans les moindres détails de votre administration, que l'Université de Montpellier veut être et sait être une Université régionale qui ne se contente pas de former des professionnels dans les diverses branches de l'activité intellectuelle, économique et sociale, mais qui s'intéresse à toutes les formes de l'essor d'une province où l'on a une conscience avertie et sympathique des services qu'elle est appelée à rendre. Je ne rappellerai pas ici toutes les initiatives, présentes à l'esprit de nos confrères, par lesquelles vous vous êtes personnellement engagé dans la voie que vous indiquaient discrètement ceux d'entre nous — et ils sont nombreux — qui ont eu le privilège de naître en Languedoc méditerranéen et en Roussillon; je me bornerai à signaler la dernière, à savoir votre décision de donner la vie à ces *Annales de l'Université de Montpellier et du Languedoc méditerranéen-Roussillon* que j'appelais depuis si longtemps de mes vœux et dont le premier fascicule a paru à la veille même de votre entrée à l'Académie. L'enfant du Béarn a saisi mieux que quiconque le caractère de notre tradition universitaire et n'a éprouvé aucune peine à se forger une âme languedocienne;

soyez-en remercié au jour de cette consécration montpelliéraine que constitue votre réception à l'Académie et à laquelle je suis si heureux de présider.

Il me faudrait encore, si je ne craignais de mettre votre modestie à une trop rude épreuve, chanter les louanges de votre administration où tant de bienveillance paternelle est unie à la plus scrupuleuse équité, où le souci du rayonnement spirituel de l'Université alterne avec tant d'initiatives généreuses destinées à améliorer les conditions matérielles de la vie pour tous ceux qui relèvent de vous, plus spécialement pour les étudiants et pour les élèves de nos lycées. Tous ces traits de votre gouvernement universitaire dérivent de votre conception de l'autorité. Vous êtes de ceux qui pensent avec raison que l'autorité ne consiste pas à réprimer, mais à prévenir, qu'elle ne s'exerce pas par des circulaires tranchantes ou par des propos cassants, qu'elle doit gagner la confiance des administrés par la persuasion, qu'elle a chance de produire le maximum de résultats si elle sait se faire aimer au lieu de susciter la crainte qui paralyse l'esprit d'initiative et décourage les meilleures bonnes volontés. Vous vous plaisez à constater que vous n'avez éprouvé dans l'exercice de votre charge à Montpellier aucune difficulté et vous vous félicitez encore il y a un moment de vos relations avec vos collaborateurs les plus immédiats. Soyez convaincu que ceux-ci ont plaisir à se modeler à votre image pour le grand bien de notre vieille Université que nous servons tous avec le dévouement passionné qui est de tradition ici.

L'Université de Montpellier, c'est vers elle que convergent tous ceux qui, dans cette ville de l'esprit, aperçoivent en elle la condition de l'essor spirituel dont je parlais il y a un moment. Tous les Montpelliérains qui pensent sont les « Amis de l'Université », groupés en une association; le président en fut longtemps le regretté confrère dont vous prononciez tout à l'heure un émouvant éloge. Louis GUIBAL a été le plus sincère et le plus dévoué de ces amis. Au Conseil de l'Université, où il venait siéger régulièrement et où nous nous plaisions à voir apparaître, généralement quelques instants après l'ouverture de la séance, sa silhouette fine, éclairée d'un sourire qui reflétait son âme pure et naturellement orientée vers le bien, il nous a prodigué des avis dont nous avons apprécié, en plus d'une circonstance, la clairvoyante sagesse; s'agissait-il de

défendre nos intérêts, on se tournait toujours vers l'illustre avocat, familier avec tous les détails de la procédure, dont l'affection ingénieuse découvrait le moyen infailible de faire triompher une cause toujours bonne; si l'on proposait quelque mesure destinée à soulager une misère physique ou morale, le confrère de Saint-Vincent-de-Paul laissait aussitôt s'épancher ses sentiments charitables avec cette chaleur de cœur et cette fraîcheur d'âme qui entraînaient l'adhésion de tous. Avec vous, Monsieur, je tiens à saluer cette mémoire qui nous est chère, et j'ajouterai un simple mot à votre éloge, le mot que vous ne pouviez dire, mais qu'il m'est très agréable de prononcer, à savoir que, pour remplacer ce grand ami de l'Université, nous ne pouvions mieux faire que de fixer notre choix unanime sur un grand universitaire dont le cœur a su battre à l'unisson du sien.

Réception de M. Paul RIMBAUD

Discours de M. Paul RIMBAUD

MESDAMES, MESSIEURS,

Par vos suffrages vous m'avez ouvert les portes de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Ma gratitude s'élève au niveau de l'honneur que vous me faites. Si j'analyse les motifs de votre détermination, je m'assure que ce n'est pas en moi que vous les auriez trouvés. Dans la personne d'un Premier Président honoraire, vous avez eu dessein de montrer à la Cour que vous tenez toujours à appeler quelques-uns de ses membres dans vos Assemblées, selon l'usage de votre Compagnie. Et comme l'ancien magistrat de droit civil s'est mué en magistrat municipal, votre choix, en se portant sur lui, signifie